



45^e édition

LIA RODRIGUES

Para que o céu não caia

Le CENTQUATRE-PARIS – Du 4 au 12 novembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

13 ARTICLES

The Good Life – Juin 2016

Ball Room – Juin / Août 2016

Libération.fr – Jeudi 7 juillet 2016

Artistik Rezo.com – Mardi 30 août 2016

Ball Room – Septembre / Novembre 2016

Esprit – Septembre 2016

Le supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016 (couverture + un article)

La Terrasse – Novembre 2016

Sceneweb.fr – Mercredi 2 novembre 2016

M Le magazine du Monde – Samedi 5 novembre 2016

Le Monde – Vendredi 11 novembre 2016

Les Espaces Libres.fr – Jeudi 17 novembre 2016

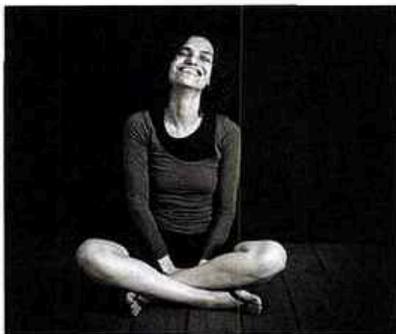
Lia Rodrigues



Militante humaniste

Elle est l'une des figures marquantes de la danse contemporaine au Brésil. Après un passage dans la compagnie de Maguy Marin, Lia Rodrigues a créé sa compagnie à Rio de Janeiro et présentera sa prochaine création au Festival Montpellier Danse, dénonçant, comme toujours, les maux de ce monde.

Par Serge Gleizes



« **Il existe un seul ciel et on doit le préserver**, dit Davi Kopenawa, chaman du peuple Yanomami vivant dans la forêt amazonienne. *Car s'il tombe malade, tout disparaîtra.* » C'est de ce constat lucide et un brin alarmiste que Lia Rodrigues, originaire de São Paulo, mais vivant à Rio, est partie pour créer sa dernière pièce, *Pour que le ciel ne tombe pas*. « *Comment ne pas lâcher quand nous sommes confrontés tous les jours aux forces du chaos ?* interroge-t-elle. *Que faire pour soutenir le ciel ?* » Car, pour elle, le temps est compté avant que tout ne s'écroule, le ciel tombe déjà et nous sommes en dessous... On est loin de la samba, même si, dans ce tableau sombre de notre humanité, la chorégraphe réagit en créant des pièces desquelles jaillissent toujours la vie, le second degré et l'espérance. Depuis 2004, année durant laquelle sa compagnie s'est installée dans la favela de Maré, au cœur de Rio, cette artiste engagée et solaire poursuit son engagement social initié il y a plus de quarante ans. Elle met en place, parallèlement à ses créations, des programmes pédagogiques et artistiques au sein d'ateliers et de séminaires, et se bat pour la défense des droits de

Parcours

Lia Rodrigues a commencé par étudier la danse classique à Rio de Janeiro, puis s'est dirigée vers la danse contemporaine dans les années 70. Après avoir créé une première compagnie, le Grupo Andança, elle quitte le Brésil pour l'Europe et danse de 1980 à 1982 dans la compagnie de Maguy Marin, pour laquelle elle a toujours une grande admiration. « *J'ai eu le bonheur d'interpréter de nouveau mon rôle dans son chef-d'œuvre, May B, trente ans après sa création* », dit-elle. En 1990, elle revient à Rio de Janeiro où elle fonde

sa compagnie, la Lia Rodrigues Companhia de Danças. Deux ans plus tard, elle donne naissance à l'un des festivals de danse les plus importants de la ville, le Festival Panorama, qu'elle dirigera pendant quatorze ans. De nombreuses pièces voient le jour : *Ce dont nous sommes faits*, en 2000, *Les Fables à La Fontaine*, en 2005 (qu'elle présente avec *Contre ceux qui ont le goût difficile*, au Festival Montpellier Danse, en 2006), *Hymnen*, en 2007 pour le Ballet de Lorraine. *Chantiers poétiques*, en 2008, *Piracema*, en 2011, et *Pindorama*, en 2013.

Agenda

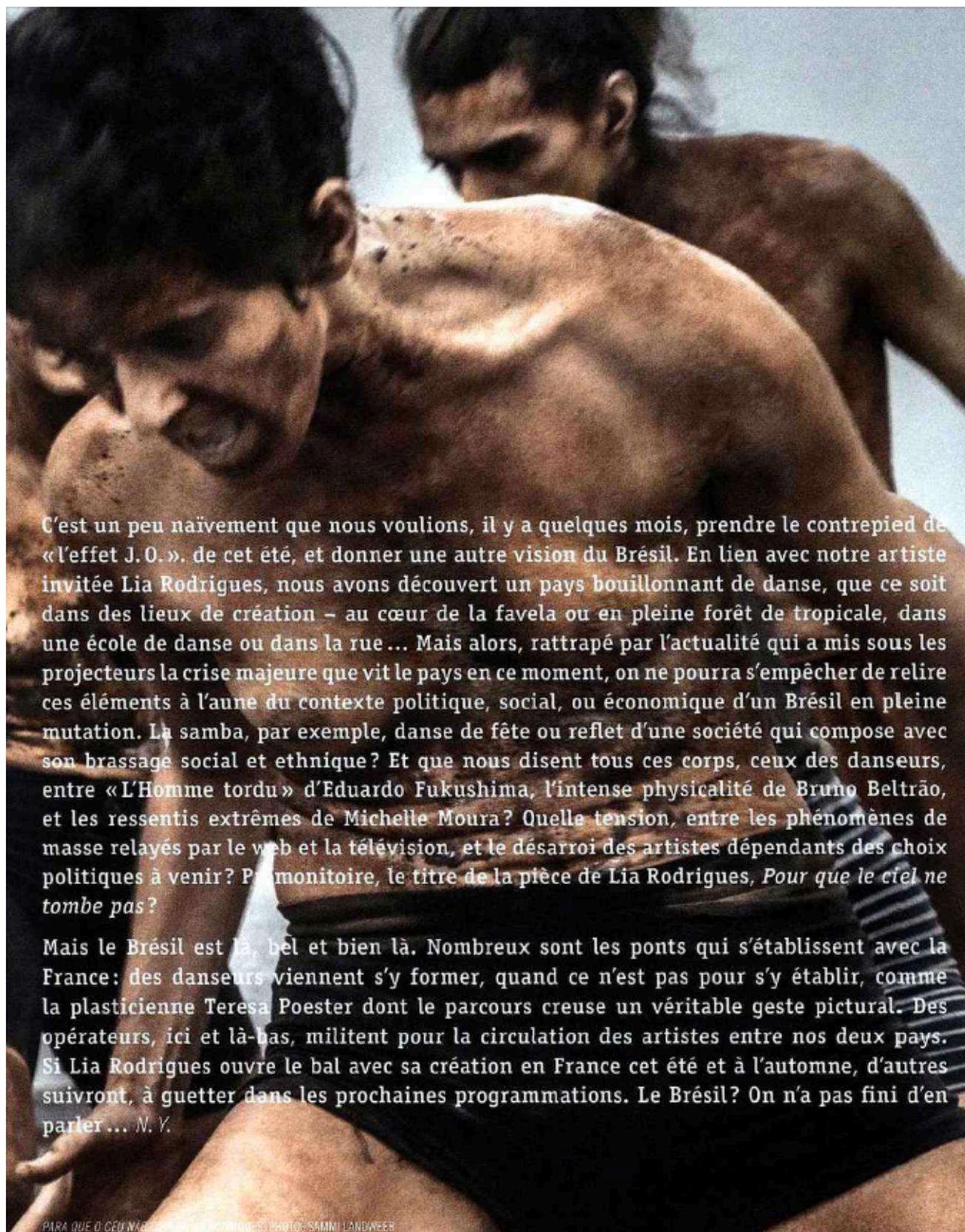
Pour que le ciel ne tombe pas : du 1^{er} au 4 juin, Kampragel, à **Hambourg** ; les 7 et 8 juin, Hau, à **Berlin** ; du 29 juin au 1^{er} juillet, **Festival Montpellier Danse** ; du 4 au 12 novembre, Centquatre, **Festival d'automne à Paris** ; les 22 et 23 novembre, Le Parvis, à **Tarbes** ; les 25 et 26 novembre, à **Toulouse**.

l'homme et surtout de la femme. « *Lorsque nous nous sommes installés dans ce quartier évidemment très peu fréquenté par le milieu artistique, j'étais consciente que nous allions être confrontés à des situations bien spécifiques, résultant d'inégalités économiques et sociales.* » Car à Rio, le bidonville fait corps avec la ville, générant des contrastes et des isolements saisissants. Pour sauver ce monde en perdition, elle croit en sa bonne étoile, mais surtout à l'osmose entre l'art et les aventures humaines. « *Au Brésil, les aides à la culture, c'est peu de chagrin, poursuit-elle, et survivre lorsqu'on dirige une compagnie de danse depuis plus de vingt ans nécessite de chercher sans cesse des solutions.* » Peu encline à se laisser impressionner, elle crée en 2009, avec l'ONG Redes de Desenvolvimento da Maré, le Centre des arts de Maré et, en 2011, l'Ecole libre de Maré, plaçant à sa direction Silvia Soter, dramaturge de sa dernière pièce. Parallèlement à la création et aux répétitions, elle donne des cours de danse gratuits aux habitants du quartier. La danse, jusqu'alors un monde inaccessible, devient ainsi un ciment social. Et ça marche, puisque l'école compte aujourd'hui plus de trois cents élèves de tous âges, fans de hip-hop, de danse classique, de danse de salon, de danse contemporaine... Enrichi par le passage d'autres chorégraphes qui organisent également de nombreux *workshops* dans ce lieu, le travail à la favela se fonde sur la transmission du répertoire et sur des échanges culturels avec d'autres quartiers. « *Cela se passe un peu comme la Pororoca, cette rencontre entre les eaux du fleuve et l'océan qui génère des courants contraires, des vagues, des invasions et des mélanges. C'est une métaphore de notre travail à Maré. A une époque où, partout dans le monde, on construit des murs, où les frontières sont imposées et rigoureusement défendues, nous proposons de faire le mouvement inverse, de découvrir de nouvelles possibilités de partage, de dialogue et de création* », conclut-elle.

Ball Room – Juin / Août 2016



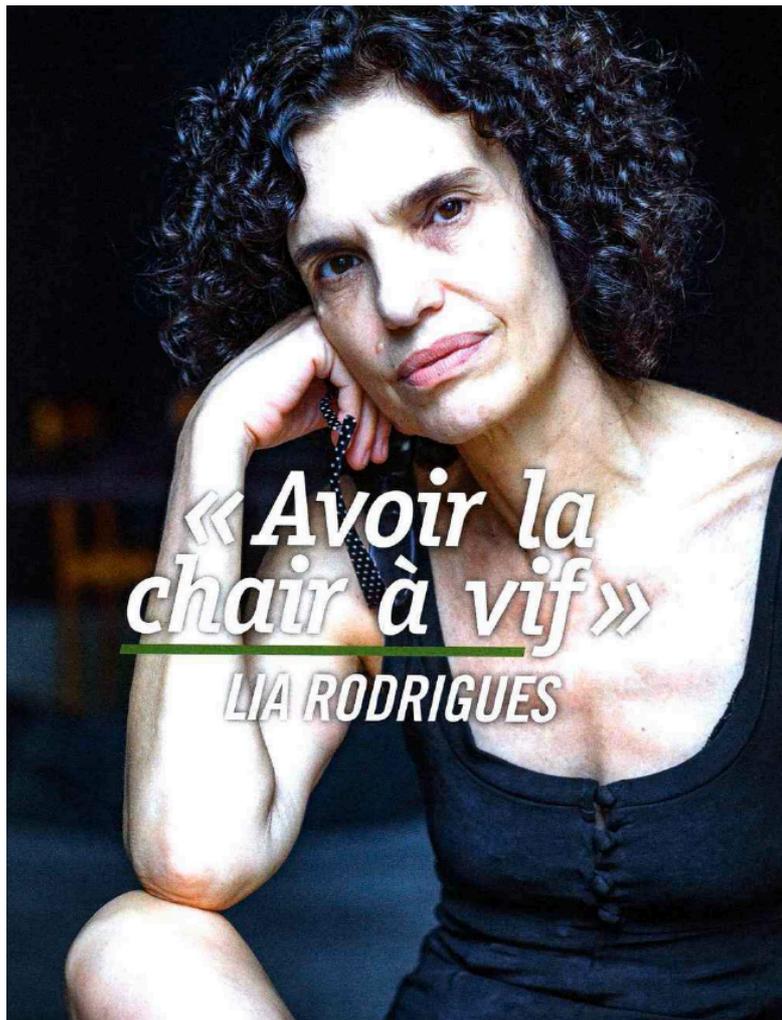
Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)



C'est un peu naïvement que nous voulions, il y a quelques mois, prendre le contrepied de «l'effet J.O.». de cet été, et donner une autre vision du Brésil. En lien avec notre artiste invitée Lia Rodrigues, nous avons découvert un pays bouillonnant de danse, que ce soit dans des lieux de création – au cœur de la favela ou en pleine forêt de tropicale, dans une école de danse ou dans la rue... Mais alors, rattrapé par l'actualité qui a mis sous les projecteurs la crise majeure que vit le pays en ce moment, on ne pourra s'empêcher de relire ces éléments à l'aune du contexte politique, social, ou économique d'un Brésil en pleine mutation. La samba, par exemple, danse de fête ou reflet d'une société qui compose avec son brassage social et ethnique? Et que nous disent tous ces corps, ceux des danseurs, entre «L'Homme tordu» d'Eduardo Fukushima, l'intense physicalité de Bruno Beltrão, et les ressentis extrêmes de Michelle Moura? Quelle tension, entre les phénomènes de masse relayés par le web et la télévision, et le désarroi des artistes dépendants des choix politiques à venir? *Panopticon*, le titre de la pièce de Lia Rodrigues, *Pour que le ciel ne tombe pas?*

Mais le Brésil est là, bel et bien là. Nombreux sont les ponts qui s'établissent avec la France: des danseurs viennent s'y former, quand ce n'est pas pour s'y établir, comme la plasticienne Teresa Poester dont le parcours creuse un véritable geste pictural. Des opérateurs, ici et là-bas, militent pour la circulation des artistes entre nos deux pays. Si Lia Rodrigues ouvre le bal avec sa création en France cet été et à l'automne, d'autres suivront, à guetter dans les prochaines programmations. Le Brésil? On n'a pas fini d'en parler... N. Y.

Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)



Avril 2016, Rio de Janeiro. Dans le Centro de Artes da Maré, installé dans la favela du même nom, Lia Rodrigues travaille à sa nouvelle pièce, Para que o céu não caia (Pour que le ciel ne tombe pas). Un grand rituel, librement inspiré, entre autres, du livre La Chute du ciel du chaman Yanomami Davi Kopenawa et de l'anthropologue Bruce Albert, et qui interroge les modes de survivance en temps de catastrophe.

Sous une chaleur accablante, toutes portes ouvertes sur la rue, dont les bruits se mêlent à la répétition, la compagnie effectue le premier filage d'une pièce encore en devenir. S'y dessinent déjà quelques lignes qui caractérisent le travail de Lia Rodrigues : la plasticité des espaces et du rapport entre spectateurs et danseurs, le lien entre l'énergie et l'abstraction plastique, la tension entre la forme et le chaos.

Dans un espace délimité par une ligne de café tracée sur le plateau, les 10 danseurs enchaînent les séquences, se déplacent au sol, couverts de poudre colorée, un vêtement posé sur la tête, improvisent sur la sensation du hoquet, qui casse la cage thoracique, se regroupent en figures géométriques toujours au bord de l'effondrement, sous les indications de la chorégraphe : « Ne laisse pas retomber ! Tiens le temps ! Regarde les spectateurs ! Il y a quelque chose à voir avec la terre ! »

À l'issue du filage et du debriefing avec la dramaturge Silvia Sotter et les danseurs, Lia Rodrigues a répondu aux questions de Ballroom.

Propos recueillis par Xavier Baert

Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)

Comment se passent les répétitions de cette nouvelle pièce ?

C'était un très grand défi de créer cette pièce. Avant, la chaleur était moins intense, surtout à Maré, surtout au Centro de Artes. Maintenant, avec l'augmentation de deux degrés dans le monde, c'est presque inhumain. Ici, ça chauffe tellement que c'est presque impossible de tenir.

Au Centro de Artes, il y a les élèves de l'école de danse, les gens qui crient dehors... Ce lieu de création n'est pas un endroit protégé, et encore moins protégé de la chaleur. On y a traversé l'été, avec plus de 42 degrés pour faire cette danse qui demande beaucoup. Dans ces conditions c'est difficile de se donner entièrement, et de travailler plus de sept

heures par jour. La chaleur, c'est une présence en plus, c'est quelqu'un, qui est là, avec qui tu dois dialoguer tout le temps.

Cette question de la résistance et de la survivance à un effondrement n'est pas seulement métaphorique, c'est quelque chose que les danseurs traversent dans leur corps...

C'est complètement réel, c'est une question qui vient de la vie elle-même. Le ciel des Indiens Yanomami est tombé depuis plusieurs années déjà. Ils ont une expertise pour vivre des situations de chaos complet, de dévastation. Ils ont ce savoir, et on doit peut-être aussi apprendre de ces peuples comment vivre dans cette nouvelle vie qui avance, à grands pas. Ce n'est pas quelque chose qui

va venir, on est déjà immergé dans cette situation.

C'est une idée très proche des textes de l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro.

Oui, très proche. On a lu beaucoup de ses livres, ça nous a beaucoup aidé à penser la pièce. Surtout le dernier, écrit avec Deborah Danowski, *Y a-t-il un monde à venir* ? Tous les jours, je lis le dernier chapitre de ce livre, pour imaginer la fin de notre travail.

Comment es-tu arrivée au Complexo da Maré ?

Silvia Sotter, notre dramaturge, connaissait le travail d'une association de Maré, qui s'appelle *Redes de desenvolvimento da Maré* (Réseaux de



Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)

développement de Maré), formée d'habitants et d'anciens habitants de Maré, et qui travaille depuis très longtemps sur l'éducation, la culture, la sécurité, le territoire ... Elle m'a présentée en 2003 à sa directrice, Eliana Sousa Silva. À partir de cette rencontre j'ai commencé à penser comment travailler ici. En 2004, j'étais en résidence dans un autre espace de la favela, où j'ai fait *Incarnat*. En 2007, on a dû quitter ce premier lieu, et on a trouvé cet espace, qui était fermé depuis plus de quinze ans. Avec très peu d'argent – ce que je gagnais dans des tournées, l'argent de la compagnie, et l'argent de Redes – on a fait ce que tu vois. On a commencé ici en 2008, et depuis, on fait ce qu'on peut. Pendant la création de *Pindorama*, on a fait l'acquisition d'une deuxième citerne

d'eau. Pour cette nouvelle pièce, j'ai fait ce plateau en bois. À chaque fois, j'essaie que la création profite au lieu. Et il y a trois ans, nous avons lancé une campagne pour acheter cet endroit. Avec des donations, l'espace est finalement à nous.

C'est ici que fonctionne l'Escola Livre de Dança da Maré, qui a 300 élèves, il y a aussi des cours de théâtre, des rencontres avec les habitants de Maré, des présentations de danse, de musique, ainsi qu'un groupe de quinze jeunes qui font une formation intensive en danse depuis 2012. Nous faisons aussi beaucoup d'échanges: nous participons au projet Camping du CND, et quatre de nos élèves ont passé l'audition de Paris, à Bruxelles, deux d'entre eux y sont entrés.

Ici, c'est chez moi, c'est ici que je fais toutes mes créations, c'est ici que je pense la vie, ma profession, ma place dans le monde.

Redes est aussi une association très engagée. On peut régulièrement lire des tribunes d'Eliane dans la presse nationale, notamment sur le génocide des populations noires, pauvres, des périphéries. Comment articules-tu ton travail avec cette dimension politique ?
C'est impossible de ne pas être politique. Je ne suis pas venue ici innocemment. C'était le moment, après m'être occupée du festival Panorama que j'ai créé et dirigé pendant 14 ans. J'ai dû faire un choix dans une direction. Comme citoyenne aussi, je voulais être plus impliquée dans la ville où je travaille, où



Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)

je vis, et pour laquelle il y a beaucoup de choses à faire.

Quelles portes le Centro de Artes a-t-il ouvertes pour la population de Maré?

Je ne sais pas vraiment, puisqu'il y a ici 132 000 habitants, c'est plus grand que 80% des villes brésiliennes. Quel impact a-t-on? Je ne peux pas le dire, mais il y a un impact. Les 300 élèves de l'école, par exemple, en parlent autour d'eux. Ici il y a des cours pour les gens de la favela, mais ce lieu, ce n'est pas seulement pour qu'eux viennent. On essaie aussi de faire venir des gens de la zona sul, de la zone plus riche. C'est important pour nous: c'est un espace de rencontre, ce n'est pas un ghetto dans la favela, mais c'est un espace ouvert, sur toute la ville de Rio.

Comme chorégraphe, qu'est-ce que ça a changé pour toi de venir ici? Vois-tu un avant et un après ton installation à Maré?

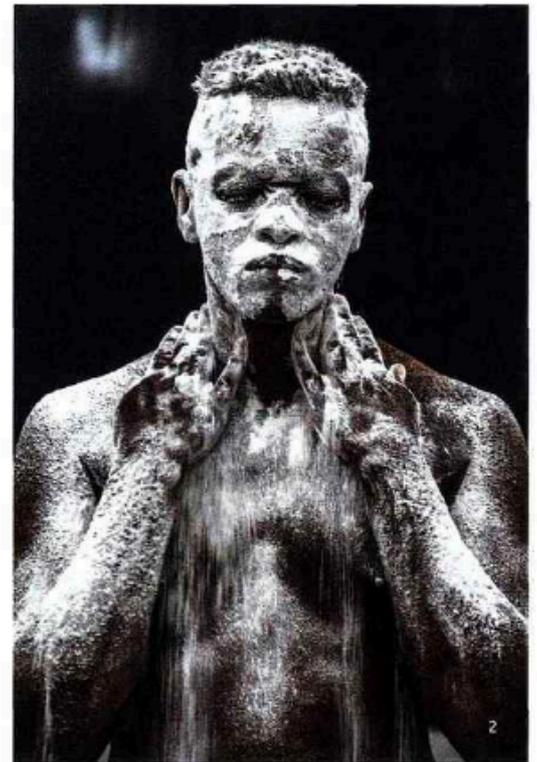
Pas dans ces termes-là, avec ces temps déterminés. Je pense que les choses se construisent dans le temps. Je suis encore en construction et en changement permanent, depuis que je suis arrivée ici.

Bien sûr, il y a un impact dans ma vie personnelle, dans ce que je pense, dans ce que j'expérimente, dans mes créations, certainement, mais je ne sais pas mettre ça en mots, je ne fais pas cette analyse. Mais depuis que je suis là, plein de choses ont changé, ma perception de la vie, de la ville, de cette inégalité immense qui se manifeste au Brésil. Tout ça, c'est très vivant, c'est comme avoir la chair à vif,

tous les jours que je viens ici, c'est ce que je ressens.

Te sens-tu proche d'autres artistes qui opèrent ce type de déplacements, dans l'espace mais aussi dans leur œuvre?

Je pense à Maguy Marin¹. Je suis proche d'elle, je l'admire énormément. C'est une admiration profonde, pas seulement pour son travail en tant qu'artiste, mais aussi pour son engagement politique. Elle a fait ce mouvement de déplacement avant moi, et je me disais, qu'est-ce qu'elle est en train de faire? On parle, parfois elle me dit ce qu'elle est en train de lire, je le lis après... C'est surtout elle qui m'a donné une voie pour ce que je suis aujourd'hui. Je la vois comme un phare.



Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)

Comment le lieu survit-il, économiquement ?

Ah, tu ne peux pas imaginer le tour de force ! De l'argent de la compagnie, des présentations, de Redes. Quand il n'y a pas d'argent, je fais des emprunts, on se débrouille.

Est-ce que la compagnie ou le Centro reçoivent des aides publiques ?

C'est très irrégulier. Je dois écrire des projets, parfois je suis choisie, parfois je passe 3 ans sans être choisie. Ce qui soutient ma compagnie et mon art, c'est surtout l'Europe, surtout la France et maintenant aussi l'Allemagne.

Sans les tournées en Europe, la compagnie existerait-elle ?

Non. Alors, je remercie Thérèse Barbanel,

qui fait que les pièces tournent, et mes partenaires, qui sont tellement fidèles à mon travail. On ne connaît pas ici cet engagement dans le temps. Le festival d'Automne, le 104, le partenariat avec le Théâtre Jean-Vilar de Vitry-sur-Seine, le King's Fountain, pour le Brésil le SESC de São Paulo... En soutenant mon travail, ils soutiennent aussi, indirectement, le Centro de Artes, l'école, les élèves de l'école, tout est lié.

Dans la situation politique actuelle au Brésil, on voit une nouvelle génération d'artistes engagés. Il y a quelques jours, ici même, un meeting contre le coup d'état, auquel participait Lula, a été accompagné par des acteurs et des chanteurs comme Gregório Duvivier, Tico Santa Cruz, Flávio Renegado ...

Que penses-tu de cet engagement ?

Je pense qu'un des mouvements les plus importants, c'est le mouvement de l'occupation des écoles, à São Paulo, et maintenant à Rio². C'est là qu'il y a quelque chose qui se passe. Bien sûr, il y a des artistes, comme ceux que tu a mentionnés, qui se mobilisent, des gens qui manifestent, toujours, et je trouve que c'est merveilleux. C'est grâce à ces mobilisations qu'on a envie de tenir encore.

Mais ça ne veut pas dire qu'on est pour Lula, par exemple. Le centre de tout ça, à ce moment précis, c'est un désir de maintenir notre démocratie. Le premier gouvernement de Lula a fait beaucoup pour les plus pauvres au Brésil, mais après beaucoup de questions n'ont pas



Ball Room – Juin / Août 2016 (suite de l'article)

été traitées par son gouvernement, ni par celui de Dilma, comme les questions des terres indigènes, des sans-terre, de la culture... On attendait quelque chose d'eux, mais il n'y a pas eu d'échos.

À côté de ça, le mouvement intéressant et très fort, ce sont ces jeunes qui occupent leurs écoles, et nous montrent comment on peut faire les choses ensemble, avec une idée incroyable de l'éducation.

Comme *Nuit debout*, ce sont des choses qui se montent comme ça, et ça nous donne de l'air frais. Il faut penser d'une autre manière. J'ai beaucoup d'espoir dans ce genre de mouvements, c'est ça qui me fait être vivante. J'ai presque 60 ans, et aujourd'hui, ce sont ces jeunes qui me donnent de l'espoir. 🍌

A NE PAS MANQUER :

Para que o céu não caia

07/08 juin 2016, Hebbel am Ufer (HAU), Berlin

10/11 juin 2016, Tanzhaus, Düsseldorf

14/15 juin 2016, Künstlerhaus Mousonturm, Francfort

29 juin – 1^{er} juillet 2016, L'Opéra Berlioz Le Corum, Montpellier

(dans le cadre du Festival Montpellier Danse)

04 – 12 novembre 2016, CentQuatre, Paris (dans le cadre du Festival d'Automne)

22/23 novembre 2016, Parvis, Tarbes

25/26 novembre 2016, Théâtre Garonne, Toulouse

Pindorama

16 – 18 novembre 2016, MC2, Grenoble.

📍 redesdamare.org.br/en/

1 Lia Rodrigues a participé comme danseuse à la création de *May B* en 1981.

2 En 2015, les lycéens de l'état de São Paulo occupent une centaine d'écoles pour protester contre le projet de réorganisation et de fermeture de certains lycées, avant d'obtenir gain de cause. En avril 2016, 70 écoles de l'état de Rio sont occupées de la même manière.

1 CENTRO DE ARTES DA MARÉ. PHOTO: SAMMI LANDWEER

2 PARA QUE O CÉU NÃO CAIA DE LIA RODRIGUES. PHOTO: SAMMI LANDWEER

3 PINDORAMA DE LIA RODRIGUES. PHOTO: SAMMI LANDWEER

4 INCARNAT DE LIA RODRIGUES. PHOTO: NICOLAS BOUDIER

LIA RODRIGUES ET ROBYN ORLIN, L'EMPRISE DES SENS

Par Ève Beauvallet envoyée spéciale à Montpellier

— 7 juillet 2016 à 17:51

Avec leurs pièces chatoyantes, les chorégraphes brésilienne et sud-africaine ont réveillé Montpellier Danse, où régnait une atmosphère mélancolique.



«Para que o céu não caia» de Lia Rodrigues. Photo Sammi Landweer



Bertrand est un spectateur historique du festival Montpellier Danse. Et on le sent chagrin. Pendant qu'il tapote mollement dans ses mains à la fin de *Figure a Sea*, la création de Deborah Hay pour le Ballet Cullberg, il nous répète : «*Je trouve qu'il y a une atmosphère étrange à Montpellier, cette année... un peu tristounne, vous ne trouvez pas ?*»

C'est sûrement qu'il a raté le très applaudi *Sunny* d'Emanuel Gat et Awir Leon. C'est peut-être aussi que, arrivé en milieu de semaine, il a constaté que certains gradins étaient plutôt clairsemés (y compris ceux de la célèbre Robyn Orlin) et que certaines pièces n'avaient pas grand poids (celles de Danya Hammoud ou de Hooman Sharifi malheureusement).

Sans doute aussi a-t-il noté le nombre de requiem (certains superbes) qui ont constellé cette 36^e édition du festival : requiem pour la jeunesse clubbeuse chez Christian Rizzo, requiem pour un père disparu chez Radhouane El Meddeb, requiem pour une humanité en mal de solidarités chez Lia Rodrigues et Robyn Orlin. Et enfin requiem pour la danse contemporaine chez... le directeur de Montpellier Danse, Jean-Paul Montanari. Avec une sorte de délectation morose, l'ultime tête d'affiche du festival déclarait récemment à *Télérama* que Montpellier Danse n'avait plus vocation à durer très longtemps, puisque la danse contemporaine se mourait.

Bertrand se serait-il laissé contaminer par cette mélancolie fin de règne ? Il y aurait un peu de quoi : oui, les grandes compagnies contemporaines ont disparu - le festival leur rendait d'ailleurs hommage en invitant Jacopo Godani, le successeur (visiblement peu inspiré) de William Forsythe au Ballet de Francfort. Mais une autre danse, en flirt avec la performance plastique et théâtrale, a néanmoins montré toute sa vitalité sur les plateaux pétaradants de Lia Rodrigues et Robyn Orlin.

Farine et curcuma

Lorsque l'on est une compagnie de danse brésilienne comme celle de Lia Rodrigues et que l'on voyage parfois jusqu'en Europe, on fait face à un certain nombre de restrictions en termes de transport de décors. Disons qu'idéalement, le spectacle (enfin sa scéno) doit pouvoir tenir dans deux sacs de voyage. Et qu'un certain nombre d'accessoires doivent pouvoir s'acheter sur place, à peu près partout. C'est ainsi, de cette contrainte économique, qu'est née dans l'esprit de la chorégraphe, anciennement interprète pour Maguy Marin, l'idée d'une performance épicée pour dix danseurs. Epicée, au sens littéral du terme. Non pour livrer une réflexion sur la transformation des matières premières. Mais pour créer une cérémonie chatoyante et interlope, où l'on s'émerveillerait de voir des danseurs, nus, souffler à pleins poumons sur du café, de la farine et du curcuma, avant de se maquiller le corps en homme noir, en femme blanche ou en corps-soleil.

Le matin même de la première de *Para que o céu não caia* («pour que le ciel ne tombe pas») à Montpellier, Lia Rodrigues avait parlé de sa pièce comme d'un travail sur la «rencontre avec la différence». Le soir, on découvrait à quel point ces mots dérisoires, galvaudés, pouvaient s'incarner sur le plateau avec une inventivité stupéfiante. La chorégraphe brésilienne, inspirée ici par la pensée du peuple indigène Yanomami, n'a pas lésiné sur les symboles : nous sommes invités à monter sur la gigantesque scène du Corum et à passer derrière les penderons pour découvrir un autre plateau, invisible depuis les gradins. C'est là, dans l'envers du décor, dans les clairs-obscurs magnifiques du créateur lumière Nicolas Boudier, que se déroule une déambulation fascinante, sorte de performance animiste, de rituel incantatoire exécuté par une étrange communauté. Unissons telluriques, puissance tribale (passion numéro 1 sur les plateaux actuellement), énergie brute déployée en contact quasi physique avec les spectateurs - le tout, dans une esthétique suffisamment éloignée de l'écueil folklorico-touristique pour permettre un vrai départ en trip (oui, après tout pourquoi pas, unissons nos forces pour soutenir le ciel...).

Pendant que, debout dans le même espace de jeu que les danseurs, on gesticule frénétiquement pour éviter les projections d'épices et se repositionner dans l'espace sans gêner autrui (attention, autre symbole), on rêve au visage que doit prendre la pièce dans son contexte de création. A Rio de Janeiro, Lia Rodrigues travaille dans un gigantesque hangar installé en plein cœur de la favela de Maré. L'été, il peut y faire plus de 40°C. Les épices, là-bas, n'ont pas besoin de vaseline ou de crème Nivea pour coller à la peau, la sueur s'en charge. Le hangar n'a pas de portes, pas de fenêtres. Travailler avec le vacarme tonitruant, continu, du dehors exige un calme olympien au dedans. D'où, peut-être, la puissance magnétique de cette pièce qui dériderait tous ceux qui, comme nous parfois, roulent des yeux face aux tentatives de communion scène-salle, d'interpellation politique du spectateur (en gros, toutes les resucées du théâtre forum d'Augusto Boal) quand elles ne sont pas portées par un réel talent poétique.

Couches de cellophane

L'interpellation politique est peut-être le seul moment de gêne de *And So You See...* de Robyn Orlin, lorsque l'on entendait des phrases comme «*c'est mieux de combattre avec la danse que de combattre avec les armes*» (au secours !). Pour le reste, la chorégraphe sud-africaine nous fait ici oublier les motifs pour lesquels on s'était parfois éloigné de son travail (hystérie pas toujours compréhensible, feux d'artifice un poil Disney...). En Albert Ibokwe Khoza, seul au plateau pour une heure de solo-show sidérant, elle semble avoir trouvé un fils spirituel, capable de digérer la complexité des relations Nord-Sud qui innervent son corpus. Sur scène, on découvre ce guérisseur traditionnel, performeur *king size*, créature transgenre, enrubanné dans des couches de cellophane façon rite mortuaire, d'où il semble éclore tel un papillon venu d'une époque antédiluvienne... A moins qu'il ne s'agisse d'une marchandise emballée ? Quoi qu'il en soit, cet ogre libidineux, cupide, grotesque et emplumé semble inventer en live une sorte de version pop africaine des *Sept Péchés capitaux* de Jérôme Bosch. Avec scène de luxure sur fond de *Lacrimosa* de Mozart, ingurgitation d'oranges avec la peau filmée en gros plan sous tous les angles par un attirail de caméras, séance de twerk colérique devant un gif agrandi de Vladimir Poutine en smoking. Il est clair que Robyn Orlin sait recevoir.

And So You See... est un requiem pour une Afrique du Sud en désintégration, tiraillée entre consumérisme et poids des traditions. C'est aussi un manifeste épicurien et une invitation au morphisme incessant : est-ce une femme, un homme, un insecte, une version africaine du Protée grec, une déesse queer narcissique et *bitchy*, qui malmène son public (des spectateurs malchanceux sont chargés de laver Kohza) ?

Il n'était pas anodin de voir ces deux pièces à quelques heures d'intervalle. Pas grand-chose à retenir en termes d'esthétique, puisque la poésie silencieuse de Lia Rodrigues est à des kilomètres de l'humour pop survolté de Robyn Orlin. Mais disons que le sous-titre de la pièce de l'une, *Requiem pour l'humanité*, vaudrait aussi pour l'autre. On les découvre à l'heure où l'on entend enfler les controverses autour du postcolonialisme (*lire Libération du 30 juin*), où l'on voit plusieurs artistes s'attacher à repenser le «grand récit» d'une histoire de l'art souvent accusée d'occidentalo-centrisme (le nouveau projet de la Tate Modern, apprend-on). A l'heure où l'on entendait aussi le témoignage amer de Robyn Orlin en conférence de presse. Cette artiste (souvent qualifiée d'«*irritation permanente*» en Afrique du Sud) expliquait avoir dû quitter son pays pour s'installer à Berlin : «*Parce que je suis blanche, mon opinion en Afrique du Sud n'a plus aucun poids.*» *Para que o céu nao caia* et *And So You See...* semblent réfracter ces sujets.

Chacune à leur manière, ces deux grandes œuvres marquantes du festival offraient des cérémonies chatoyantes, sensuelles, mais aussi inquiètes. Chatoyantes en ce qu'elles proposent un même plaidoyer humaniste pour le partage de la visibilité (des corps, des communautés) et la circulation des identités - avec des jeux sur le maquillage, l'ambiguïté des représentations et la variabilité des points de vue (via des miroirs et des caméras chez Robyn Orlin, ou un changement d'espace permanent chez Lia Rodrigues). Et inquiètes parce qu'elles semblent inventées pour conjurer une catastrophe à venir. ◀

Ève Beauvallet envoyée spéciale à Montpellier

MONTPELLIER DANSE Jusqu'au 9 juillet. ***PARA QUE O CÉU NÃO CAIA*** de LIA RODRIGUES

En tournée : du 4 au 12 novembre au CentQuatre à Paris (75019) ; du 22 au 23 novembre à Tarbes (65) ; du 25 au 26 novembre à Toulouse (31).

AND SO YOU SEE... de ROBYN ORLIN *En tournée : du 31 octobre au 12 novembre au théâtre de la Bastille (75011) ; du 15 au 19 novembre à Genève ; du 22 au 26 novembre à Luxembourg ; du 17 au 18 mars à la ferme du Buisson (77) ; du 21 au 22 mars à Rouen (76).*

30 août 2016

Thomas Hahn

Le Festival d'Automne, une histoire de (la) danse

Critiques - Danse

Festival d'Automne

Septembre-décembre 2016

www.festival-automne.com



D'un portrait de Lucinda Childs aux dernières créations des *game changers* les plus récents, le Festival d'Automne nous présente l'histoire des révolutions en danse contemporaine: Maguy Marin, Anne Teresa De Keersmaecker, Raimund Hoghe, Boris Charmatz,

Lia Rodriguez, Robyn Orlin, Bouchra Ouizgen...

Les carrières de chorégraphes peuvent durer un demi-siècle. Mais chaque personnalité-clé marque une décennie, à partir de laquelle elle impose sa griffe et renouvelle le regard sur la danse. Cette ascension est précédée par une phase de démarrage et suivie d'une longue route en altitude de croisière (sans exclure des disparitions soudaines).

Le Festival d'Automne, sans avoir la moindre intention pédagogique, n'offre pas moins qu'un parcours à travers les dynamiques de la danse contemporaine depuis les années 1960, par une sélection de chorégraphes particulièrement novateurs, singuliers et déterminants.

1960/70: Lucinda Childs, Steve Paxton



Point de départ et de pivot de cette édition, le focus sur Lucinda Childs pose les bases, avec un retour sur ses débuts dans les années 1960, à travers plusieurs pièces brèves interprétées soit par sa nièce Ruth Childs, soit par Mathilde Monnier, grande

chorégraphe française, aujourd'hui directrice du Centre National de la Danse.

Le Festival d'Automne reprend ici la danse dite « postmoderne » par la racine, à savoir au moment historique où se constitue le mouvement artistique de la fameuse Judson Church, autour d'Anna Halprin, Lucinda Childs, Steve Paxton et autres Trisha Brown.



On retrouve par ailleurs Steve Paxton en tant que chorégraphe de « Quicksand » (Sables mouvants), un « opéra-roman » de Robert Ashley, œuvre hypnotique d'une durée de trois heures où se croisent des éléments narratifs

d'une histoire d'espionnage, des tableaux de lumières, des scènes musicales et chorégraphiques et bien sûr la narration par la voix enregistrée d'Ashley, disparu en 2014.

Le style de Childs s'est forgé au cours des années 1970, avec son travail sur la pulsation de structures obsédantes, autant dans les corps que dans les musiques, notamment de Phil Glass (pour « Dance » de 1979, ici interprété par la Ballet de l'Opéra de Lyon) ou Henryk Görecki. Childs trouve ici, depuis son solo dans « Einstein on the Beach » de Bob Wilson, le langage et l'énergie qui l'ont portée à une carrière mondiale.

Dans telle pièce c'est la fusion avec d'autres champs artistiques, dans telle autre l'utilisation d'objets et de gestes du quotidien qui participent d'une révolution des codes artistiques de la danse. Une libération fondamentale qui a permis à la danse de continuer la remise en question de ses propres principes (parfois en faisant scandale) commencée par Nijinski.

1980 : Anne Teresa de Keersmaecker, Maguy Marin

En 1983, Childs crée « Available Light » dans un entrepôt désaffecté, en collaboration avec l'architecte Frank Gehry qui joue avec la lumière du jour filtrant dans ce décor urbain d'intérieur. En 1993 suit « Concerto » qui affine la recherche sur les trajectoires, et en 2000 « Description (of a description) », basée sur un texte de Susan Sontag.



Lucinda Childs créera une « Grande Fugue », une chorégraphie sur la « Grosse Fuge » de Johann Sebastian Bach, dans un programme partagé avec deux autres chorégraphes ayant interprété cette œuvre-clé du grand précurseur du romantisme allemand. Réflexion sur la structure, libération... Childs qui a tant exploré la musique contemporaine revient ici aux sources, avec une création toute fraîche avec le Ballet de l'Opéra de Lyon.



Les deux autres Grandes Fugues appartiennent à deux chorégraphes majeures ayant marqué la danse à partir de années 1980, à savoir Anne Teresa de Keersmaecker et Maguy Marin. Ce triptyque autour de Bach est doublement un événement de premier plan.

Premièrement parce qu'il permet de confronter l'écriture de Childs, au cours de cette 45^e édition du Festival d'Automne, un demi-siècle après la création de ses « Early Pieces ». Deuxièmement par la possibilité de comparer trois chorégraphes de référence dans leurs approches d'une même partition.

1990 : Boris Charmatz, Raimund Hoghe



Après plusieurs pièces à grand effectif, créées entre autres au Festival d'Avignon, Boris Charmatz revient à un format plus resserré, comme pour les pièces qui l'ont fait connaître dans les années 1990. « danse de nuit » sera une partition pour sept interprètes, à la fois chorégraphique et vocale,

portée par un certain mystère nocturne et l'esprit des danses urbaines. Et au lieu d'aller sur les plateaux des théâtres, la « danse de nuit » investira autant une friche industrielle à La Courneuve que le Louvre.

On retrouve dans cet éclectisme la mobilité des premières pièces qui ont fait connaître l'actuel directeur du Centre Chorégraphique National de Rennes (« A bras le corps » et « Aatt...enen...tionon »).

Raimund Hoghe est devenu une référence à partir de 1994, en créant son solo « Meinwärts » (vers moi-même). L'ancien dramaturge de Pina Bausch cherche moins à surprendre qu'à constituer un œuvre d'une cohérence absolue, poétique et sensible, répondant avant tout à la qualité des êtres humains présents dans chaque spectacle.

A partir de leurs relations et l'inspiration puisée dans des musiques populaires de tous genres (chanson, classique, jazz...), le mélomane de Düsseldorf donne corps à sa délicatesse, son sens de l'espace, des présences, des rythmes... Dans « La Valse » il se penche sur une partition de Maurice Ravel qui n'a pas accédé au statut culte du « Boléro », mais a été une commande de Serge de Diaghilev pour les Ballets Russes.

La composition fut perturbée par la première guerre mondiale et créée en 1920. Mais le maître des Ballets Russes refusa finalement d'en faire un ballet. La cadence 1-2-3, 1-2-3 est a priori opposée à l'esprit « long fleuve tranquille » des pièces de Hoghe, qui compose sa pièce à partir des versions pour piano et pour orchestre. Nous prépare-t-il finalement une surprise, malgré tout?

2000 : Lia Rodrigues, Robyn Orlin



Chez la Brésilienne Lia Rodrigues et la Sud-Africaine Robyn Orlin la danse ne se conçoit pas sans engagement politique et sociétal. Dans « Para que o céu nao caia » (Pour que le ciel ne tombe pas) elle compose des images époustouflantes de corps, de mouvements et de

poudres (café, farine, curcuma). Le public entourant les danseurs ou se plaçant librement dans l'espace, les interprètes, vêtus uniquement de fines couches de fards naturels, peuvent passer de longs moments à échanger d'intenses regards avec les spectateurs. Une expérience autant qu'une pièce chorégraphique.

Orlin a composé un solo de chant, danse, théâtre et vidéo pour un performer hors du commun, Albert Ibokwe Khoza. Corps plantureux à l'image d'une sculpture de Botero, voix de chanteur de haut vol, humour, extravagance... « And so you see... our honorable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice... », titre typique pour Orlin dans son exubérance, renvoie au ciel et à la question de la survie de l'humanité, tout autant que la pièce de Lia Rodrigues.

2010 : Bengolea/Chaignaud, Bouchra Ouizgen, Noé Soulier



En Europe, peu de créateurs peuvent se mesurer avec la folie des pièces d'Orlin. Cecilia Bengolea et François Chaignaud sont de ceux-là. Le duo de chorégraphes ne cesse de tirer des idées incongrues de ses explorations du clubbing newyorkais et a récemment ajouté un tour

à la Jamaïque. Il n'y avait plus qu'à combiner le Dancehall au parfum de ganja avec des chants grégoriens et médiévaux, apport de Chaignaud, qui n'est pas seulement danseur mais aussi un chanteur haute-contre. On peut parier que le duo, renforcé par trois danseuses, laissera libre cours à ses fantaisies.



Depuis 2008 et son spectacle « Madame Plaza », Bouchra Ouizgen nous fait découvrir la force des chanteuses de cabaret et autres femmes marocaines, dont beaucoup sont déjà grand-mères, et leur fait découvrir le monde des festivals européens.

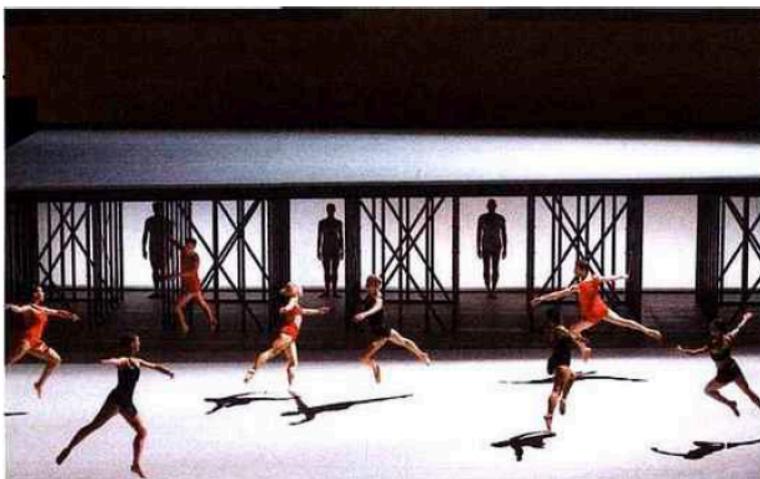
Démarche artistique, vérité de la vie, rupture avec les codes des deux côtés et engagement citoyen sont ici inséparables, pour créer des spectacles joyeux, hypnotiques et spirituels. Il en émane une force absolument singulière, comme dans « Corbeaux » où la transe du rituel dansé et chanté se mêle à un éloge de la folie au sens de sagesse et e liberté.

A l'opposé d'Ouizgen, on trouve Noé Soulier, jeune surdoué qui passe toutes sortes de structures musicales et chorégraphiques au peigne fin, les déconstruit et recompose avec sagesse et humour. Dans sa nouvelle recherche intitulée « Deaf Sound », il utilise sa capacité à ouvrir des portes et regarder des mondes depuis l'intérieur pour s'intéresser à l'univers perceptif des sourds par rapport aux sons. La langue des signes devient ici une orfèvrerie chorégraphique du geste.

Thomas Hahn

Photos: Sally Cohn /Nathaniel Tileston / Jurij Konjar / Sammy Landwehr / François Chaignaud / Hasnae El Ouarga

DANSE EN VRAC FESTIVALS



FESTIVALS

Festival d'Automne à Paris

7 septembre – 31 décembre 2016

Paris

Un festival sous le signe de Lucinda Childs, avec le programme *Early Works* dont *Pastime* par Mathilde Monnier mais aussi *Dance*, monument post-modern, *Available light* (scénographie de Franck Gehry), une *Grande Fugue* de 2016 et une exposition monographique ! Hors l'hommage, des territoires inattendus s'ouvrent : ne manquez pas *Corbeaux* de Bouchra Ouizguen (voir Ballroom n° 9), femmes-matière et expérience sensorielle unique ou l'infra-danse de *Tordre*, réflexion corps de femmes par Rachid Ouramdane. Suivez le cheminement de Robyn Orlin vers l'universalité d'un parcours individuel a-normé *And so you see* ou la construction autour de signer l'audible par Noé Soulier et Jeffrey Mansfield, *Deaf sound*. Entrez

dans *La valse* de Raimund Hoghe, la juxtaposition chant géorgiens / dancehall jamaïcain de Chaignaud et Bengolea ou *Quicksand*, de Robert Ashley et Steve Paxton. Choisissez votre état d'urgence corporel avec *danse de nuit* de Boris Charmatz à la friche industrielle Babcock ou *Para que o céu nao caia* de Lia Rodrigues (voir Ballroom n° 10), nourri du témoignage du chaman David Kopenawan et de la nécessité à réinventer le ciel. Enfin, laissez-vous surprendre par les *Études hérétiques* d'Antonija Livingstone et Nadia Lauron et leur féminisme dandy. *Ma-J. V.*

☎ 01 53 45 17 17

🌐 www.festival-automne.com

1 *AVAILABLE LIGHT* DE LUCINDA CHILDS PHOTO CRAIG T MATHEW
2 *INNESTI* DE LUIGIA RIVA PHOTO AXEL LÉOTARD
3 *LA BELLE ET LA BÊTE* DE THIERRY MALANDAIN PHOTO OLIVIER HOUËIX

DANSE ET PHOTOGRAPHIE

Corps étrangers

Festival Montpellier

Danse

Du 23 juin au 9 juillet 2016

*Les Rencontres
de la photographie*

Arles, du 4 juillet
au 25 septembre 2016

Festival d'automne

Paris, du 7 septembre
au 31 décembre 2016

Les Rencontres photographiques d'Arles et le Festival Montpellier Danse, avant le Festival d'automne à Paris¹, ont rassemblé des artistes venus d'horizons divers, du continent africain au Brésil, qui à travers des expositions de photographies, des installations vidéo, des pièces de danse ou de performance ont présenté des images peuplées d'êtres différents, étrangers, de présences inquiètes et vulnérables qui se dérobent ou s'affirment, cherchant leur place. Saisies par le geste du photographe ou construites par celui du danseur, ces images de corps nous parlent de couleur de peau, de domination, d'exclusion culturelle, d'exploitation des plus pauvres, des désordres

du monde ou encore de sa destruction par une mise en scène délicate entre archétype, fiction et réalité. Si elles nous émeuvent, c'est qu'elles sont étroitement liées au contexte politique, géographique et social dans lequel elles ont été produites : l'expérience sud-africaine pendant et après l'apartheid pour William Kentridge et Robyn Orlin, ou la favela de Maré à Rio de Janeiro où Lia Rodrigues a choisi d'implanter sa compagnie de danse depuis 2004. Pour ces artistes, le tragique et le scandale n'existent pas dans ce qu'ils montrent mais dans le monde réel qu'il importe de transformer. Donner à voir ces images, c'est penser la vulnérabilité des corps. À l'heure des controverses autour du post-colonial, tous réactivent la question du regard.

D'un regard l'autre

Tournant le dos au moralisme esthétique comme aux esthétiques moralisantes, l'artiste sud-africain William Kentridge a depuis plus de trente ans acquis une reconnaissance mondiale pour les grandes installations poétiques et critiques qu'il développe à travers plusieurs médias : film, animation, dessin, musique et théâtre. Pour sa nouvelle installation vidéo présentée à Arles, *More Sweetly Play the Dance*, il a photographié en séquence puis transformé en images animées des dessins au fusain et des collages qui évoquent le lourd passé de son

1. Robyn Orlin sera au Théâtre de la Bastille du 31 octobre au 12 novembre 2016; Lia Rodrigues au Centquatre-Paris, du 4 au 12 novembre 2016.

pays natal. Il présente ainsi un dispositif immersif et envoûtant, une joyeuse danse macabre qui hypnotise le visiteur comme une lanterne magique et dont les pas de danse sont chorégraphiés par Dada Massilo². Le spectateur est invité à s'asseoir dans une salle face à des écrans disposés sur quarante mètres, montrant des corps sous l'emprise d'un air de fanfare et de ses répétitions lancinantes. Les musiciens qui ouvrent le cortège sont suivis par des danseurs, des religieux, des malades et une foule de personnages qui défilent comme des ombres ou des apparitions magiques, traînant des sacs ou des cadavres, avançant dans une lente procession qui évoque la mort, la fuite et le cours de l'histoire. Ce flux d'images et de significations, à saisir au fil de ce dispositif en boucle, interroge l'histoire et le récit qu'on en fait, comme si l'Afrique pour l'Europe, c'était toujours les masques, les envoûtements et les fantômes.

L'Afrique étant au cœur des Rencontres d'Arles, c'est aussi ce que montre l'exposition de l'artiste ghanéo-écossaise Maud Sulter. La série de collages et de photomontages *Syrca* juxtapose les stéréotypes du passé sur les objets d'art africains et les canons de l'histoire de l'art européenne. Un masque africain est ainsi placé sur un portrait de femme du XVIII^e siècle et le

tout est superposé à d'anciennes cartes postales de paysages alpins. Maud Sulter entend dénoncer la question raciale en Europe et l'histoire presque oubliée des Noirs européens lors de la Seconde Guerre mondiale. Avec la série photographique *Somnyama Nkonyama* (« Salut à toi lionne noire »), l'artiste activiste Zanele Muholi choisit quant à elle de pointer la caméra vers son propre corps, pour affirmer son engagement contre les racismes et son soutien aux communautés gay et lesbienne. Elle joue sur le portrait en noir et blanc et se met en scène « dans la peau » de différents personnages et archétypes pour obliger le spectateur à se concentrer sur son visage noir.

L'engagement des corps

De son côté, la chorégraphe Robyn Orlin, pour qui être blanche à Johannesburg reste difficile même après avoir lutté contre l'apartheid, continue sans relâche à dénoncer la violence de la société sud-africaine, plombée par le poids des traditions et minée par le chômage, le racisme, l'homophobie et la pratique du « viol correctif ». Pour sa nouvelle création intitulée *And so you see... our honourable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice* (« Et c'est ainsi... notre honorable ciel bleu et notre soleil constant... ne peuvent être consommés que morceau par morceau ») et sous-titrée *Requiem à l'humanité*, elle invente un bric-à-brac de couleurs, de formes et de références qui se combinent dans

2. Figure de proue de la danse contemporaine sud-africaine, celle-ci s'est fait connaître en Europe en revisitant le ballet *le Lac des cygnes* avec un prince noir, gay et exubérant.

un kaléidoscope de caméras et d'écrans. On entre dans la pièce par ce corps étrange, enrubanné dans des couches de plastique, un corps vivant et filmé qui semble flotter comme une divinité méditative et explosive sur fond de paysages en ruine et d'architectures désertes. Ce corps ludique, ironique, tiraillé entre péché, transformation, déclin et éclat tourne d'abord le dos aux spectateurs qui ne voient de son visage que son image projetée sur le mur du fond de la scène, jusqu'à ce qu'il trouve « sa juste place ». Cette apparition qui nous tend un miroir insolent, c'est celle d'Albert Khoza, fascinant danseur et *performer* sud-africain, gay, chrétien et guérisseur traditionnel, l'unique interprète de ce solo à l'humour pop survolté. Clin d'œil aux anciennes et nouvelles puissances coloniales, Vladimir Poutine y danse le jerk dans un photomontage aussi grinçant que désopilant. « Le tiers-monde occupe la scène et le premier monde paie pour participer au spectacle », comme le souligne Robyn Orlin. Son jeu habile de regards et de miroirs déconstruit les représentations des expositions coloniales en filmant également les spectateurs qui peuvent se voir eux-mêmes en train de regarder.

Dans la création de Lia Rodrigues, *Para que o céu nao caia* (« Pour que le ciel ne tombe pas »), inspirée par la pensée du peuple indigène yanomani, le spectateur se retrouve également impliqué dans la pièce, en partageant le plateau avec les danseurs. Travaillant sur la sédimentation historique, sociale et culturelle qui traverse tout geste et toute image, Lia Rodri-

gues met en scène dix danseurs aux corps nus, dont la peau change de couleur selon qu'ils s'enduisent de pigments de curcuma, de café ou de farine. Offrant une expérience sensorielle aux spectateurs invités à se déplacer sur une scène dont l'atmosphère olfactive et visuelle évoque l'Amazonie traditionnelle confrontée au monde moderne, la pièce se déroule dans une pénombre mystérieuse, que l'on retrouve dans *The Jungle Show* du Suisse Yann Gross, une magnifique installation présentée à Arles, de photos faiblement éclairées encadrées dans des cubes de bois. Mais les apparitions physiques des danseurs de Lia Rodrigues opèrent un complet changement de perspective : jouant avec les changements de configuration de l'espace, les interprètes fixent le spectateur, l'encerclent et ne le lâchent pas des yeux pour mieux lui renvoyer son propre regard³. Émettant de sourdes plaintes en marchant puis s'animant dans une transe tellurique, ils semblent vouloir conjurer la peur de la fin du monde à venir.

Venus de lieux et de cultures différents mais marqués par un même accroissement des discriminations ayant trait notamment aux façons de percevoir l'étranger ou d'exclure certains modes de vie, tous ces artistes militent pour une réconciliation entre les hommes ou avec l'environnement, par des images et des mises en image d'images dont la force fait de chaque œuvre une errance visuelle, une expérience et un rite de passage, pour mieux « décoloniser » les regards.

les
inRockuptibles



Festival
d'Automne
à Paris

théâtre | danse | arts plastiques | cinéma | musique

DU 7 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 2016



rester en vie

Avec *Para que o céu nao caia*, la Brésilienne **Lia Rodrigues** place au cœur de son ballet d'ombres et de couleurs l'ouverture à l'autre et la volonté de vivre malgré le chaos.

Chacun à l'entrée est convié à prendre une petite serviette éponge noire. La chose en main, on hésite à essuyer le sol, à s'asseoir dessus. Le mieux est encore de la garder dans la poche. La Brésilienne Lia Rodrigues n'a-t-elle pas évoqué café, farine et curcuma ici ou là ? Et chacun d'imaginer quelle saveur *Para que o céu nao caia* (Pour que le ciel ne tombe pas) pourrait exhaler. Dans une pénombre étudiée, les dix solistes prennent possession du plateau : le carré de scène est délimité par le café moulu répandu qui pique doucement les narines. Lia Rodrigues, qui aime plus que tout "la rencontre des différences", poursuit ici son travail commencé en 2000 : mettre le public dans le même espace que la danse, dans une proximité des corps. Et des regards. Plus d'une fois durant *Para que o céu nao caia* on croisera celui d'une ou d'un danseur dans un troublant échange. "Le regard sur ce qui est différent est tellement important", selon Lia Rodrigues, consciente que son pays, le Brésil, est fait d'une multitude de pays justement.

Comment une pièce de danse peut-elle parler de cela ? Les peaux ici changent de couleur – le noir du café, le blanc de la farine, le jaune du curcuma. La chorégraphe se souvient avoir répété à Rio dans son lieu situé au cœur d'une favela par 40 degrés. "Une manière d'être dedans, la chaleur comme la violence parfois envirognante. En arrivant en Allemagne pour les premières dates de la tournée dans des espaces climatisés, nous nous sommes rendu compte que les épices ne collaient plus aux corps ! Il a fallu trouver

des stratagèmes – ce sera de la vaseline, la Nivea est la meilleure, plaisante Lia. A Rio, notre lieu de répétitions est blanc, ouvert à la lumière du jour. Ici, je dialogue avec une autre poésie. Et le noir du théâtre."

Alors *Para que o céu nao caia* s'invente des rituels qui passent par les sens, les nuances, les sons. La chorégraphe cherche à interroger notre monde "confronté tous les jours aux forces du chaos et hanté par les catastrophes". Engagée également, Lia Rodrigues fait de sa danse une arme. "Nous dansons comme une offrande et comme un hommage pour ne pas disparaître, pour durer et se décomposer, pour agiter l'air et pour le déployer, pour rêver et pour explorer des lieux sombres, pour devenir des lucioles, pour être faible et résister, nous dansons pour trouver un moyen de rester en vie et pour survivre à ce monde à l'envers."

Elle est partie des paroles de Davi Kopenawa, un chaman du peuple yanomami dans la forêt amazonienne. "Il existe un seul ciel et on doit le préserver, car s'il tombe malade, tout disparaîtra", dit ce dernier. Alors, avec ses danseurs, Lia Rodrigues fait tenir son propre ciel riche de danses répétées comme des frappes au sol ou de contemplation. Peau contre peau. *Para que o céu nao caia* distille un fragile espoir. "Dans un monde où les territoires et les frontières sont féroce ment défendus, je propose de lancer un mouvement opposé, de s'ouvrir aux autres et d'inventer des résistances." L'actualité du Brésil avec ce que Lia Rodrigues qualifie de "coup d'Etat" en fait un combat sans cesse renouvelé. **Philippe Noisette**

"nous dansons comme une offrande et comme un hommage pour ne pas disparaître"

Para que o céu nao caia

création Lia Rodrigues, du 4 au 12 novembre au Centquatre-Paris, Paris 19^e, tél. 01.53.35.50.00, www.104.fr
Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

LE CENTQUATRE
CHOR. LIA RODRIGUES

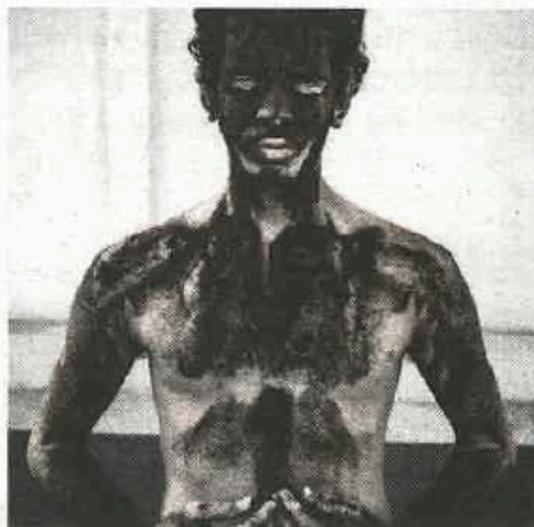
PARA QUE O CÉU NÃO CAIA

La chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues nous raconte le monde tel qu'il (ne) va (pas) à travers une danse forte et percutante.

« Il existe un seul ciel et nous devons le préserver car, s'il tombe malade, tout disparaîtra. » Prononcés par Davi Kopenawa, chaman du peuple Yanomami vivant dans la forêt amazonienne, ces mots prophétiques constituent l'une des grandes sources d'inspiration de *Para que o céu não caia* (Pour que le ciel ne tombe pas) de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues. Pour lui, comme pour les minorités en général, le ciel est tombé depuis très longtemps. Sa tribu a été confrontée à une série de catastrophes, dont un génocide, et a été contrainte de réinventer son propre ciel. Une situation qui fait écho, selon Lia Rodrigues, à notre monde actuel et plus particulièrement au Brésil : démocraties en danger, montée des extrémismes religieux et des radicalités...

UN SPECTACLE ÉTHIQUE ET POLITIQUE

Lia Rodrigues et ses danseurs sont également allés à la rencontre des habitants de la favela de Maré, l'une des plus importantes du pays, située au Nord de Rio. C'est dans cette zone totalement délaissée par les pouvoirs publics que s'est d'ailleurs installée la compagnie en 2004. Les artistes ont recueilli les témoignages de centaines d'habitants qui ont constitué la « matière première » de ce spectacle où les corps nus semblent surgis de la matrice de la terre. Nimbés de poudre noire – qui n'est autre que du café –, le collectif laisse sourdre des images fortes, essentielles. Rassemblant public et danseurs sur un même plateau pour



© Sammi Landweer

Para que o céu não caia de Lia Rodrigues.

une performance immersive, *Para que o céu não caia*, développe une danse scandée, aux origines rituelles, d'une véhémence affirmée.

Agnès Izrine

Le Centquatre-Paris, 5 rue Curial 75019 Paris.
Du 4 au 12 novembre 2016. Du mardi au samedi à 20h. Dim. 6 novembre à 17h. Tél. 01 53 35 50 00.
Dans le cadre du Festival d'Automne.
Ce spectacle est intégré au parcours de l'exposition *Soulèvements*, à découvrir au Jeu de Paume du 18 octobre 2016 au 15 janvier 2017.
Également : 25 et 26 novembre au Théâtre Garonne à Toulouse.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

La traversée du ciel de Lia Rodrigues

2 novembre 2016 / dans À la une, A voir, Danse, Grenoble, Les critiques, Montpellier, Paris, Toulouse / par Philippe Noisette



Avec Para que O Ceu Nao Caia (Pour que le ciel ne tombe pas) la brésilienne Lia Rodrigues transforme le plateau du Corum en tableau vivant. Une œuvre puissante.

« Café, farine, curcuma ». Le matin même en présentant sa création *Para que O Ceu Nao Caia* (*Pour que le ciel ne tombe pas*) la chorégraphe **Lia Rodrigues** donnait ces indices, presque amusée, sans préciser ce que ses danseurs en feraient le soir venu. On n'en dira pas plus ici : si ce n'est que les trois ingrédients apportent des couleurs changeantes à cet opéra d'ombres et de sensations. Lorsque les 10 interprètes s'avancent vers le public, se mélangent même à l'audience sur la large scène du Corum on part pour une destination inconnue. Peut-être celle de ce shaman du peuple **Yammani** dans la forêt amazonienne *Davi Kopenawa* dont Lia évoquait les propos. « *Il existe un seul ciel et l'on doit le préserver, car s'il tombe malade, tout disparaîtra* ».  videmment **pour Lia Rodrigues, au delà de ces peuples en partie décimés par les colons portugais, il y a la situation même du Brésil** « *ce pays où il y aurait plusieurs pays. Comment une œuvre de danse peut parler de cel * ».

Elle interroge la place de l'artiste -et donc la sienne- dans une société qui aurait tendance à se replier sur elle-même. « *Ma compagnie est aussi une rencontre des différences* ». Dans *Para que O Ceu Nao Caia* on « change » de peau en se couvrant le visage de poudre, on rampe au sol pour évoquer cette immensité d'une jungle, on invente des rituels aussi. Au plus près des corps, les spectateurs peuvent choisir de regarder les solistes droit dans les yeux ou de détourner le regard. « *Comment ouvrir nos frontières personnelles et les frontières des pays?* » interroge Lia Rodrigues.

Elle a choisi d'installer sa compagnie dans une favela au milieu de 140 000 personnes -« *mais pas un seul équipement culturel* ». On peut y prendre des cours. Ou suivre une formation de danse. Il y fait chaud -parfois plus de 40 degrés. On y entend des tirs d'arme à feu, trafiquants ou policiers. « *Je fais abstraction de cel * ». Pour ses spectacles, Lia a décidé de voyager léger : deux sacs pour tout le décor. « *Le reste de l'argent passe dans les salaires* ». **Para que O Ceu Nao Caia, petit frère de Pindorama dont il n'a pas tout à fait la force, va vous embarquer au lointain.** « *J'ai appris de Maguy Marin à tenir* » dit encore Lia Rodrigues. Qui s'insurge du « coup d'état » perpétré dernièrement dans son pays. Alors, seule, elle continue à tenir le ciel. Danser c'est encore et toujours la plus belle des utopies. Lia Rodrigues murmure encore : « *je vais continuer mon travail même si il m'arrive de ne pas savoir que faire* ». On la croit à peine tant son art montre la voie.

Philippe Noisette – www.sceneweb.fr

Para que o c u n o caia de Lia Rodrigues

Dramaturgie : Silvia Soter

Création lumière : Nicolas Boudier

Collaboration artistique et Images : Sammi Landweer

Assistante chorégraphe : Amalia Lima

Dans  et crée en étroite collaboration avec : Amalia Lima, Leonardo Nunes, Gabriele

Nascimento, Francisco Thiago Cavalcanti, Clara Castro, Clara Cavalcante, Dora Selva Felipe

Vian, Glaci l Farias, Luana Bezerra, Thiago de Souza, avec la participation de Francisca

Pinto

Coproduction : Festival Montpellier Danse 2016, HELLERAU – European Center for the Arts

(Dresden), Kampnagel (Hamburg), HAU Hebbel am Ufer, (Berlin), Künstlerhaus

Mousonturm, (Frankfurt am Main), tanzhaus nrw, (Düsseldorf), Festival d'Automne   Paris;

Centquatre (Paris), Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro/Secretaria Municipal de Cultura

programa Cultura Viva.

En collaboration avec REdes da Maré. fondé par le German Federal Cultural Foundation.

Montpellier Danse 2016

Mer. 29 à 18h / Jeu. 30 juin   18h & 21h, ven. 1er juillet   16h

Opéra Berlioz / Le Corum

4 au 12 novembre au Centquatre/Festival d'automne Paris

Grenoble MC2 16 17 18 nov avec pindorama

Tarbes le Parvis les 22 23 nov

Toulouse Garonne les 25 26 nov

Le Sommaire

5 novembre 2016



Le portfolio

56
L'art de rien.
L'artiste allemand Hans-Peter Feldmann collecte tout ce qu'il trouve. Invité de l'espace d'exposition des Galeries Lafayette, il y met en scène son quotidien jusqu'au 21 janvier 2017.



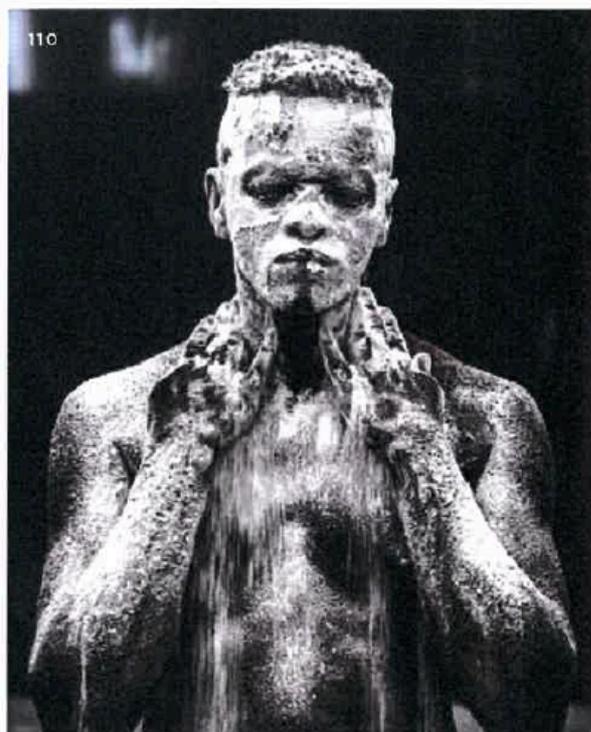
Le style

65
À nul autre parçil.
82
Tendance
Un nouveau secteur fards.
84
Fétiche
Transport de fond.
85
Goût des autres
Calamité Jane.



La culture

106
Musique
Mac Miller.
Et aussi: danse, photo, théâtre, BD, cinéma, art.
117
Le DVD
de Samuel Blumenfeld
« Mortelle randonnée ».
120
Les jeux
122
Le totem
Le casque audio de Mathilde Laurent.



110

86
L'invité mystère
Cheveux d'ange.
87
Variations
Dans la peau.
88
Ligne de mire
Chasseuse de têtes.
89
À quoi ça sert
Les probiotiques.
90
Un peu de tenues
Lignes de fuite.
96
Ma vie en images
Bobbi Brown.
97
D'où ça sort
Le plastique redevient fantastique.
98
Dans le bureau de...
Jacques Cavallier-Belletrud.
100
Une ville, deux possibilités
Toulouse.
102
Une affaire de goût
L'appel du large.
104
Dessous de table
Très cher monsieur Pacaud.
105
Deuxième rideau
Do et Riz donne le « la ».

COORDONNÉES DE LA SÉRIE « À NUL AUTRE PARÇIL », p. 65
AMI : 01-42-33-71-59 — ANDRÉAS KRÖNTZHALER POUR VIVREDES WESTWOOD : 01-84-79-33-99 — ATLANTIQUE ANCIEN : www.atlantiqueancien.com — BALNEOLOGIA : 01-56-52-17-17 — CARMY : 01-42-40-30-70 — CHANG GREEN : www.chang-green.com — DRENA VAN NOTEN : 01-42-74-64-07 — JACQUESMANS : 01-73-54-19-57 — JULIAN DORTO : www.juliandorto.com — JW ANDERSON : www.jwanderson.com — LEMARK : 01-44-78-00-01 — RAY SIMONS : 01-73-54-19-50 — VIVREDES WESTWOOD ANGLAMANIA : 01-84-79-33-99

COORDONNÉES DE LA SÉRIE « UN PEU DE TENUES », p. 90
BARBIS : www.barbis.com — DOLCE & GABBANA : www.dolcegabbana.com — EMPORIO ARMANI : www.emporioarmani.fr — FERRAGAMO : www.ferragamo.com — GUCCI : www.gucci.com — HELMUT LANG : www.helmutlang.com — JACQUES MANS : www.jacquesmans.com — J CREW : www.jcrew.com — JOSEPH : www.joseph-fashion.com — KENTON : www.kenton.com — L'ARCHE : www.larche.com — L'OROLOGER : 01-55-99-59-69 — MAJ : www.maj.com — MARGARET HOWELL : www.margarethowell.com — MICHELLE DE WARD : www.michelledeward.com — MIU MIU : www.miumiu.com — PRADA : www.prada.com — RALPH LAUREN COLLECTION : www.ralphlauren.fr — SANDRO : www.sandro-paris.com — TIGER COOPERS : www.tigercoopers.com — VICTORIA BECKHAM : www.victoriabeckham.com — WOLFORD : www.wolford.com

Illustration Salsobli Hashimoto pour M Le magazine du Monde, Sammi Lanchester

En coulisses. **Sur les pas de Lia Rodrigues.** Par Rosita Boisseau



Invitée du Festival d'automne, la chorégraphe brésilienne revient à Paris avec un spectacle puissant, forgé au cœur de la favela de Maré, à Rio.

LIA RODRIGUES TIENT LE COUP. Depuis 2003, cette figure de proue de la danse contemporaine brésilienne travaille au cœur de la favela de Maré (140 000 habitants), à Rio de Janeiro. Elle y a retapé un hangar de 1500 m², ancien atelier de construction de bateaux, le transformant en studio de répétition, salle de spectacle et école. Sa nouvelle pièce *Para que o céu não caia* (« Pour que le ciel ne tombe pas »), pour onze interprètes, a vu le jour dans cet espace magique mais rude – une étuve où, lors de tempêtes, le vent et la pluie s'engouffrent. « Mais on continue à danser, précise la chorégraphe, aussi déterminée qu'optimiste. Pour cette création, on a répété par 43 °C et on a dû construire une estrade en bois pour que les danseurs ne soient pas en contact avec le sol en ciment bouillant. C'est ici que je pense la vie, ma profession, ma place dans le monde. Je défends certaines valeurs. »

Para que o céu não caia prend aussi sa force dans le ressac de la précédente pièce de Lia Rodrigues, *Pindorama*, une lame de fond vertigineuse avec onze danseurs nus sur une bâche en plastique.

Puissance d'un théâtre pauvre, écologiquement responsable, soufflé par l'impact au quotidien de la vie à Maré. « Tout ce que je fais est ancré dans la favela et la favela est ancrée dans ce que je fais, raconte Lia. On y a recueilli des témoignages de personnes sur leur quotidien, leur relation au corps, leurs rêves, mais aussi sur la violence et la drogue. Une centaine d'entretiens ont nourri le spectacle. » Avant de poursuivre : « C'est très intense, avec du bruit en permanence. Je fais moi-même les lumières avec des lampes très simples. C'est un lieu qui change tout le temps et où l'on doit négocier, s'adapter à chaque instant, ce qui oblige à être supercréatif. » Elle ajoute, en référence aux récents événements politiques qu'a connus le Brésil : « Nous vivons un moment délicat. C'est compliqué parfois de rester concentrée sur le travail. » Dans le contexte des Jeux olympiques de Rio, l'artiste a joué *Para que o céu não caia* pendant toute la durée de l'événement. « Mais aucun touriste n'est venu, fait-elle remarquer. Je pense que Maré et toute la partie nord de la ville leur font peur. Pendant les JO, il y a eu une augmentation du nombre de décès dans les banlieues et les bidonvilles. Les trois premiers mois de 2016 ont connu 328 homicides, ainsi que 76 décès dus à l'action de la police. L'écrasante majorité des victimes sont des jeunes, noirs et pauvres. » *Para que o céu não caia* lève le poing. Et tente par la danse de « soutenir le ciel ». ☺

***Para que o céu não caia*, de Lia Rodrigues. Festival d'automne. Le Centquatre, Paris 19^e. Jusqu'au 12 novembre.**

Trois spectacles tombés du ciel

A Paris, Robyn Orlin, Lia Rodrigues et Rocio Molina secouent les plateaux

DANSE

Pour empêcher le ciel de tomber... Trois chorégraphes parmi les plus audacieuses de la scène contemporaine, la Sud-Africaine Robyn Orlin, la Brésilienne Lia Rodrigues et l'Espagnole Rocio Molina, invoquent le ciel dans leurs nouvelles pièces. Les poings levés, ces rituels de transformations, succession de mues saisissantes, laissent les interprètes à nu, au plus près d'eux-mêmes, dans la voracité d'une libération sans condition.

Le performeur Albert Khoza est la vedette en solo d'*And so You See... Our Honorable Sky and Ever Enduring Sun... Can Only Be Consumed Slice by Slice...* (« Et donc voici... notre ciel honorablement bleu et notre constant soleil... ne peuvent être consommés que petit à petit... »), de Robyn Orlin, au Théâtre de la Bastille. Lia Rodrigues a créé *Para que o céu nao caia* (« Pour que le ciel ne tombe pas ») en collaboration avec onze interprètes, à l'affiche du Centquatre. La flamenca Rocio Molina se met en scène, épaulée par quatre musiciens, dans *Caida del cielo* (« Tombée du ciel »), à Chaillot.

Option météorite

A l'horizon de nos vies de plus en plus chahutées, ces injonctions au ciel résonnent de façon cruciale. Venues du monde entier, ces chorégraphes, des lutteuses engagées chacune dans leur art, lèvent les yeux comme pour chercher une solution. Gourmandes, mystiques, spirituelles, climatiques, plus ou moins optimistes, leurs visions se rencontrent dans un même désir de contrer le chaos ambiant pour envisager le monde autrement.

Patiemment gourmande, Robyn Orlin opère depuis les années 1980 une colonisation des mythes occidentaux (*Faust*, *Le Lac des cygnes...*) pour les faire basculer dans l'autre camp et tenter de rééquilibrer la balance du monde. Elle distingue ici Albert Khoza, jeune performeur gay, *sangoma* (guérisseur) qui a voulu la rencontrer après avoir planché sur ses pièces à



« Para que o céu nao caia », de Lia Rodrigues. SAMMI

l'université de Wits, à Johannesburg. Dans le contexte sud-africain ultra-violent et homophobe, leur alliance – certains lui reprochent de collaborer avec une artiste blanche – fait front avec invention et courage.

Au Brésil, Lia Rodrigues travaille depuis 2003 dans la favela de Maré, à Rio de Janeiro. Conditions précaires pour un théâtre volontairement pauvre inspiré ici du livre *La Chute du ciel*, de Bruce Albert et David Kopenawa, chaman et leader des Indiens yanomami, qui vivent dans la forêt amazonienne. Plus jeune mais définitivement fonceuse, avec option météorite percutant la Terre, Rocio Molina, qui a créé sa compagnie en 2005, mène un combat féministe qui déchiquette les clichés.

Les superlatifs se bousculent pour qualifier Albert Khoza et Rocio Molina. A priori aux antipodes l'un de l'autre, ils transpercent le plafond du septième ciel spectaculaire avec des uppercuts assenés lentement mais sûrement. Emmailloté dans un drap blanc, le premier sort de son cocon pour peu à peu déborder, dans tous les sens

du terme, de son fauteuil. Encerclée dans les volants de sa *bata de cola*, la traîne de la robe traditionnelle flamenca, la seconde se glisse hors de sa gangue, abdomen démesuré façon reine des abeilles, et semble accoucher d'elle-même. Naissances rudement sensuelles que chacun va rejouer au gré de nouvelles enveloppes, jonglant entre les costumes sans cesse déchirés pour s'affirmer dans une identité conflictuelle.

Jouissance parfois ludique

Les mille et une peaux d'Albert Khoza, de Rocio Molina et des interprètes de Lia Rodrigues, qui, elle, recouvre les corps de café et de curry, laissent des traces indélébiles sur les plateaux. Esthétiquement très différents, ces spectacles trempent dans le même besoin épidermique de vérité, de retour à la source et de revendication de soi. Ils se roulent dans les matières (tissus, peintures, aliments...), jouant le camouflage pour mieux apparaître et se révéler. La nudité surgit alors, avec l'évidence de l'humanité telle qu'elle est, premier costume au plus serré de la

peau, qui cherche toujours sa taille idéale pour se sentir bien.

Ces traversées des apparences sans retour en arrière possible surexposent chacun avec une jouissance parfois ludique. Le chemin a été long, sûrement violent, mais la liberté est là et ruisselle. La vitalité débordante d'Albert Khoza et de Rocio Molina se déchaîne. Lorsque la Molina, encadrée par ses musiciens-officiants, enfile un harnais avec paquet de chips au niveau du sexe, celle qui ose tout – même se rouler par terre en restant viscéralement flamenca –, cavale sur un registre délicat dont elle ne fait qu'une bouchée. Et en riant ! Le ciel se retient devant ces spectacles qui dressent haut et sans peur la beauté crue de la vie. ■

ROSITA BOISSEAU

Caida del cielo, de Rocio Molina, jusqu'au 11 novembre, à 20 h 30, au Théâtre de Chaillot, Paris 16^e.
And so You See..., de Robyn Orlin, jusqu'au 12 novembre, à 19 h 30, au Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.
Para que o céu nao caia, de Lia Rodrigues, jusqu'au 12 novembre, à 20 heures, au Centquatre, Paris 19^e.

LIA RODRIGUES IMPLORE LE CIEL AU 104



LIA RODRIGUES IMPLORE LE CIEL AU 104

🕒 17 novembre 2016 | 👤 Lucile Joyeux et Maxime Pauwels

📁 Chroniques, Danse, Festival d'Automne 2016, Performances

🐦 Tweeter

Para que o céu nao caia [Pour que le ciel ne tombe pas], la nouvelle création de la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues présentée au 104 pour le Festival d'Automne, nous plonge dans un univers tribal où les corps deviennent les porte-voix de populations délaissées.

Lorsqu'on entre dans la salle du 104, rien sur le plateau, ni décor ni accessoires, seulement une puissante odeur de café qui éveille notre curiosité et nos sens. Notre serviette à la main (parce qu'on nous distribue énigmatiquement ce bout de chiffon), on se demande sur lequel des quatre côtés s'asseoir, mais on sait que ce sera à même le sol. Cependant, lorsque les danseurs font leur apparition, c'est pour mieux nous demander de nous déplacer, brisant ainsi le cercle que nous avons naturellement formé. **Tout au long du spectacle nous serons ainsi guidés par les sept performeurs, happés, repoussés, frôlés, regardés longuement même.** De quoi mettre mal à l'aise parfois, avant de nous emporter de nouveau.

Les performeurs s'enduisent tout d'abord de café, puis d'autres substances de différentes couleurs, qui les métamorphosent en personnages fantasmagoriques, repoussants ou intrigants, c'est selon. Ainsi grimés, ils traversent la marée composée des spectateurs agglomérés au sol, et viennent nous observer de très près. Les danseurs s'approchent de très près, nous scrutent, nous touchent même, puis repartent. L'effet produit sur les spectateurs est très varié. Certains n'osent pas regarder le personnage qui leur fait face et détournent la tête, d'autres laissent échapper de petits rires nerveux, et d'autres encore les fixent avec le plus grand sérieux. Cette expérience n'atteint pas de la même manière :

“ MAXIME : J'AI PERÇU UNE VÉRITABLE FRONTIÈRE ENTRE LE DANSEUR ET MOI, COMME SI ON NE POUVAIT PAS SE COMPRENDRE PARCE QU'ON NE PARTAGEAIT PAS LE MÊME LANGAGE.

LUCILE : J'AI AU CONTRAIRE EU L'IMPRESSION D'ENTRER EN COMMUNION AVEC LE DANSEUR GRÂCE À NOTRE ÉCHANGE DE REGARD, COMME SI LA FRONTIÈRE PERFORMEUR/SPECTATEUR N'EXISTAIT PLUS. C'ÉTAIT À LA FOIS AGRÉABLE ET DÉROUTANT.

Les Espaces Libres.fr – Jeudi 17 novembre 2016 (Suite de l'article)

L'expérience était en tout cas troublante pour nous deux, comme pour les autres spectateurs.

La seconde partie du spectacle est « dansée » au sens traditionnel du terme. Les danseurs investissent le plateau entier, reformant le dispositif quadri-frontal. La chorégraphie évoque un rituel. Une grande violence à la limite de la rage se dégage de leurs mouvements. Il faut dire que **Lia Rodrigues s'est inspirée de l'histoire tragique de la tribu indienne Yanomani, ainsi que de celle des habitants de la favela de Maré au Nord de Rio**, qu'elle a rencontrés. Elle met en mouvement ses danseurs et nous confronte directement à la réalité de ces populations. Leurs gestes mais aussi leurs cris expriment une souffrance profonde. Lorsqu'ils se tiennent par les épaules, c'est pour mieux faire front et rester unis face au monde extérieur que le public représente. Ils semblent vouloir extérioriser leur rage et leur détresse, qu'ils nous communiquent tout autant que leur espoir.

Quand la lumière se rallume les danseurs ont quitté le plateau, il ne reste que la poudre au sol et les traces de pas pour nous prouver que tout cela était bien réel.



©LJoyeux